

tens, on vous rendra votre argent ; mais vous ferez contens, très-contens. »

» D'Ancourt joua *Lerat* dans une de ses farces du moment, intitulé, *la foire Saint-Laurent*. Il fit imiter jusqu'à l'habillement, la coiffure ; le son de voix de *Lerat* ; & l'Acteur qui le représentoit eut grand soin de répéter souvent : *Entrez, Messieurs, voyez mon spectacle ; toute la Cour a vu cela, toute la ville a vu cela, cela n'est pas cher, cela se voit tout de suite ; vous ferez contens, très-contens, &c.* Le coup porta. L'homme aux tableaux fut piqué ; il se vengea le lendemain, en criant aux passans : *Entrez, Messieurs, voyez mon spectacle ; vous y verrez là d'Ancourt & ses deux filles ; toute la Cour a vu cela, toute la ville a vu cela, cela n'est pas cher ; cela se voit tout de suite ; vous ferez contens, très-contens ; si vous n'êtes pas contens on vous rendra votre argent ; mais vous ferez contens, très-contens.* »

(Année Litt. & Mercure de France.)

## M É M O I R E S

*Historiques, Politiques & Militaires sur la Russie, &c. par le Général de Manstein, nouvelle édition, 2 vol. in-8. A Lyon, chez Bruyset, & à Paris, chez Saillant, 1772.*

**L**E Général, Auteur de ces Mémoires, a été témoin oculaire de la plupart des faits qu'il rap-

## 12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

porte. Son Livre est écrit avec ce ton de candeur, de simplicité, de franchise & de modestie qui caractérise la vérité. Quoique l'Auteur ait eu grande part aux affaires dont il parle, à peine s'en apperçoit-on, & le nom de *Manstein* ne paroît qu'une fois, & dans un endroit indispensable pour l'intelligence & la vraisemblance du fait.

Ces Mémoires commencent en 1727, à la mort de Catherine I, veuve de Pierre le-Grand, & finissent vers les premières années du règne d'Elisabeth, en 1744. Le Général de Manstein a joint aux événemens qui étoient déjà connus des particularités ignorées, des intrigues de cabinet & quelques anecdotes sur les favoris. Il décrit les mœurs de plusieurs peuples qui servoient dans les Armées de Russie; les Cosaques Saporogiens ont sur-tout attiré son attention. Ces Cosaques élisent entre eux leur Chef, & lui prêtent une obéissance aveugle. Mais aussitôt qu'ils ne sont plus contents de lui, ils le démettent de sa charge sans autre cérémonie, & en élisent un autre. Chacun quitte la société quand elle ne lui plaît plus. Un autre vient se faire inscrire sans autre formalité que de déclarer qu'il veut se conformer à leurs usages & se soumettre à leur loix. C'est pourquoi ils ne sauroient jamais déterminer précisément leurs forces. Ils sont divisés en plusieurs chambrées, & tous ceux qui se trouvent présens dans leur Capitale sont obligés de dîner & de souper dans les Réfectoires publics. Il n'est permis à aucun des Cosaques Sa-

porogiens d'être marié dans les confins de leur territoire. Si quelqu'un l'est, il faut que sa femme demeure dans un des pays voisins, où il va la trouver de temps-en-temps, & il faut même qu'il fasse cette entrevue à l'insu des anciens. Ils ne souffrent pas même les femmes chez un étranger qui en emmeneroit chez eux. En 1728, pendant que les Russes faisoient la guerre contre les Turcs, les Saporogiens avoient reçu garnison de troupes réglées dans leur Capitale, qui n'est autre chose qu'un village retranché, nommé Setz. Le Lieutenant Colonel Glebow qui y commandoit, fit venir son épouse; elle n'y fut pas plutôt, que tous les Cosaques s'étant attroupés, entourèrent sa maison, & prétendirent qu'on leur livrât les femmes qui s'y trouvoient, pour en avoir chacun sa part. M. de Glebow eut bien de la peine à les apaiser, & n'en vint à bout qu'en leur donnant quelques tonneaux de brandevin. Il fut cependant obligé de renvoyer son épouse sur l'heure même, crainte d'une nouvelle émeute.

Leur maniere de punir est aussi singuliere que leur maniere de vivre. Toute cette République n'est composée que de voleurs & de vagabonds qui se nourrissent de rapine en temps de paix comme en temps de guerre; mais si quelqu'un s'avise de voler la moindre chose à son camarade, il est lié à un poteau planté dans la grande place de la ville. On met à côté de lui un flacon, un pain & plusieurs gros bâtons. Chaque passant

est en droit de lui donner autant de coups qu'il veut. Il peut après cela rafraîchir ce pauvre misérable de quelques gouttes de brandevin & de quelques morceaux de pain. Il reste attaché à ce poteau nuit & jour, selon le bon plaisir de ses Juges, & souvent cinq fois vingt-quatre heures. S'il est assez heureux pour ne point expirer sous les coups, il est de nouveau reçu dans la société.

Voici en abrégé ce que nous apprend l'Auteur touchant les Comtes de Bieren & de Munich. Ernest-Jean Bieren fut le favori de l'Impératrice Anne. Il étoit petit-fils du premier Paléfrenier de Jacques III, Duc de Courlande, & fils d'un Officier au service de cette Couronne. Après diverses aventures & plusieurs voyages, Bieren reparut à Miltau, fit assidûment sa cour à M. de Bestoucheff, Grand-Maître de la Maison de la Duchesse, & fut placé à cette Cour en qualité de Gentilhomme de la chambre. Sa figure lui gagna bientôt les bonnes grâces de la Souveraine. La Duchesse étant montée sur le Trône de Russie, le favori, malgré l'opposition de la Noblesse Moscovite, suivit la Princesse qui lui donna la qualité de Comte, le Cordon bleu & la place de Grand-Chambellan. Ce fut alors que Bieren, pour répandre quelque lustre sur son origine, prit le nom & les armes de l'illustre Famille de Biron en France. Sans étude, sans éducation & sans politesse, tout annonçoit en lui un homme parvenu. Il étoit magnifique, & il aimoit beaucoup les chevaux. Le Comte Of-

rien, Ministre de l'Empereur, avoit coutume de dire : *Quand le Comte Biron parle de chevaux, il en parle en homme ; mais quand il parle des hommes, il en parle en cheval.*

Le Comte de Munich, si connu par ses talens militaires, fut élevé au grade de Maréchal. Il devint suspect à Biron, qui pour l'éloigner de la Cour, lui fit donner le commandement de toutes les troupes que la Russie envoyoit en Pologne pour y soutenir le parti du Roi Auguste. Après avoir soumis la Pologne, Munich fut envoyé en Ukraine, combattre les Turcs & les Tartares. Ce fut pendant le cours de cette guerre, en 1737, que le Comte de Biron fut élu Duc de Courlande ; il succéda, à la pluralité des voix, au Duc Ferdinand de Kettler, qui vit éteindre en lui toute la ligne masculine de sa maison. En 1740, le nouveau Duc de Courlande réussit à se faire donner la Régence de l'Empire de Russie, pendant la minorité du jeune Czar. Le premier soin de Biron, fut d'éloigner de la Cour tous ceux qui pouvoient lui faire ombre. Munich, qui l'avoit si puissamment servi, se voyant tout-à-coup sans crédit & sans récompense, résolut de le sacrifier à son ressentiment ; il fut secondé par la Princesse Anne, mere du jeune Czar. Biron, sa famille, ses amis furent arrêtés & conduits en différentes prisons. On instruisit le procès du Duc de Courlande ; mais il eut sa grace, & il fut envoyé en Sibérie. Après ce coup d'éclat, *Anne se déclara Grande-Duchesse*

& Régente, voulut se faire reconnoître Impératrice; mais elle fut arrêtée dans ce projet par la Princesse Elisabeth, fille de Pierre I, & de Catherine I. Elisabeth, portée naturellement à l'indolence, n'eût jamais osé remuer, sans Lestocq, son Chirurgien, & le Marquis de la Chérardie, Ambassadeur de France, qui la tirèrent de son assoupissement. Un matin Lestocq entra dans sa chambre, tenant à la main un carton sur lequel il avoit dessiné la Princesse Elisabeth avec la Couronne Impériale sur la tête; & sur le revers, avec un voile, entourée de roues & de gibets. *Choisissez, Madame, lui dit-il ou d'être Impératrice, ou d'être mise dans un couvent, & de voir vos fideles serviteurs périr dans les supplices.* Elisabeth parvenue à l'Empire, le Maréchal de Munich fut condamné au dernier supplice. L'Impératrice lui fit grâce, & se contenta de le reléguer en Sibérie.

M. de Manstein trace ainsi le caractère de ce Général : » M. le Comte de Munich est un vrai contraste de bonnes & de mauvaises qualités. Grossier, poli, humain, emporté tour-à-tour, rien ne lui est plus facile que de gagner les cœurs de ceux qui ont affaire à lui; mais souvent un instant après, il les traite d'une manière si dure qu'ils sont forcés, pour ainsi dire, de le haïr. Dans de certaines occasions on l'a vu d'une générosité extrême, dans d'autres d'une avarice fardée. C'est l'homme du monde qui a l'âme la plus haute, & cependant on lui a vu faire des

basses. L'orgueil est son vice dominant. Dévoré sans cesse par une ambition démesurée ; il a sacrifié tout pour la satisfaire. Il n'a jamais connu d'autre ami que son intérêt. Un des meilleurs Ingénieurs de l'Europe, il a été aussi un des grands Capitaines de son siècle ; souvent téméraire dans ses entreprises , il a toujours ignoré ce que c'est que l'impossible ; car tout ce qu'il a entrepris de plus difficile lui a toujours réussi. D'une stature haute & imposante, & d'un tempérament robuste & vigoureux, il semble être né Général ; jamais aucune fatigue n'a pu le rebuter. Peu fait pour être Ministre, il n'a cependant rien négligé pour entrer dans le cabinet ; il y est parvenu à force d'intrigues, c'est là la source de son malheur.

On trouve, à la fin du second volume, un Supplément aux Mémoires de Russie, où l'Auteur donne une idée du gouvernement, des mœurs, des usages, du commerce, des manufactures, des connoissances Littéraires, & des différentes révolutions que ces objets ont éprouvés depuis 80 ans. L'ouvrage est précédé d'un abrégé de la Vie de M. de Manstein, Capitaine d'une bravoure réfléchie ; il étoit calme au milieu des dangers, & quand l'occasion l'exigeoit, il étoit prodigue de sa vie. Il avoit l'ame forte, mais sensible, & une probité à toute épreuve. A peine fut il mort, qu'il parut plusieurs copies de ses *Mémoires*. M. Hume en fit publier une traduction Angloise à Londres ; la version Allemande

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX;  
fut imprimée à Hambourg, & l'original écrit en  
François, à Leipfick. On y remarque quelques  
vices d'élocution bien pardonnables à un étran-  
ger. La nouvelle édition enrichie de notes, de  
plans & de cartes topographiques, est fans com-  
paraifon la plus exaëte & la plus complete.  
(*Année Littéraire & Mercure de France.*)

---

## HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

*Par Mr. de Buffon, Tomes III. & IV. in-12  
A Paris, de l'Imprimerie Royale, & se  
vend chez Panckoucke, 1772*

**M**R. de Buffon commence son troisieme vo-  
lume par la description de la grande & de la  
petite Outarde. Il passe aux Oiseaux étrangers  
qui y ont rapport, & suit cette marche pour les  
autres oiseaux & leurs différentes especes, tels  
que le Coq, le Dindon, la Pintade, le Coq  
de bruyere, la Gêlinotte, l'Attagas & le La-  
gopède.

C'est une chose admirable que la maniere dont  
il peint l'inquiétude & le soin du Coq pour ses  
Poules. Ce spectacle qui est fréquemment devant  
nos yeux, acquiert sous sa plume un degré d'in-  
térêt qui semble le rendre neuf. « Le Coq, dit-il,  
ne perd guere de vue ses Poules; il les conduit,  
les défend, les menace, va chercher celles qui